Document generated on 05/14/2024 5:24 a.m.

Lurelu

Jacques Falquet : l'oiseau-lyre

Isabelle Crépeau

Volume 40, Number 2, Fall 2017

URI: https://id.erudit.org/iderudit/86077ac

See table of contents

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)
1923-2330 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Crépeau, I. (2017). Jacques Falquet : l'oiseau-lyre. *Lurelu*, *40*(2), 91–92.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Jacques Falquet : l'oiseau-lyre

Isabelle Crépeau

Chaque semaine, pendant une heure, les élèves de la classe de Josianne Cloutier, à l'école Fleur-des-Neiges de Sainte-Agathe-des-Monts, sont magiquement transportés ailleurs… C'est l'heure du rendez-vous avec le grand-papa d'une des écolières : Jacques Falquet, conteur. Mais les enfants ne font pas qu'écouter des histoires : ils content!

C'est une capsule de la Fabrique culturelle, réalisée par Simon Laganière, qui a attiré mon attention : *Jacques Falquet : croître par le conte*. Je suis séduite par l'approche qu'a choisi d'adopter le conteur avec les enfants : «Ils apprennent à être ensemble, à s'écouter, à se faire de la place. Ils apprennent à trouver leur voix à eux dans quelque chose qui est collectif, y explique-t-il.»

Voilà l'oiseau-lyre qui passe dans le ciel

Je connaissais Jacques Falquet, et j'ai tout de suite été désireuse de l'entendre raconter son expérience suivant l'approche de Suzy Platiel, qu'il a explorée pendant deux années avec les enfants de la classe de sa petite-fille. Traducteur à la retraite, qui a vécu longtemps en Outaouais, il s'est établi dans les Laurentides ces dernières années. Je le retrouve à Sainte-Adèle, où il tient depuis un gîte du passant.

Ne cherchez pas ici le conteur flamboyant ni les effets tonitruants... Jacques Falquet a choisi de faire confiance aux récits qu'il porte. Quelque chose s'allume et s'anime dans l'œil de l'homme quand il conte, aussi quand il parle de cet art universel. La voix demeure tranquille, confiante, douce. Et l'intelligence brille au coin des yeux comme au détour des phrases. Avec les adultes comme avec les enfants, il fait confiance à l'imaginaire et à l'intelligence de ses auditeurs. Il s'adresse à eux, très directement, et en toute simplicité.

L'homme est depuis longtemps impliqué dans le milieu du conte au Québec, bien connu comme organisateur de soirées de contes. Pionnier passionné mais discret, il n'en a pas moins laissé sa trace, notamment au sein du Regroupement du conte au Québec (RCQ), dont il a d'ailleurs assumé la présidence pendant quelques années. En 2009, il signe *Comment parler du conte au Québec, aujourd'hui*, où il brosse le plus large portrait possible du conte tel qu'il s'exerce ici.

Curieuse, je tiens à savoir d'où lui vient son amour et son engagement envers le conte et les arts de la parole… Il rit : «C'est une drôle de question! Je me suis rendu compte que le chemin pour m'y rendre a commencé bien plus tôt que je ne le croyais!»

Joue avec moi, oiseau!

S'il se souvient maintenant de la place importante qu'ont tenue les contes pour lui dès l'enfance, c'est par un détour qu'il y est revenu, bien des années plus tard. C'est le théâtre qui l'intéresse d'abord. Jusqu'à ce que ses études en arts dramatiques à Sainte-Thérèse avortent, quand un conflit oppose tout le groupe à la direction : «J'ai complètement arrêté. Mais ça me captivait toujours. Quinze ans plus tard, j'ai voulu m'y replonger. J'ai suivi des ateliers, entre autres avec Pol Pelletier. Comme j'habitais Gatineau, je cherchais dans ma région des gens avec qui je pourrais faire du théâtre d'avant-garde, mais je n'en trouvais pas.»

Une amie lui recommande de suivre un atelier sur le conte donné par Denis Franco. C'est pour lui une révélation : «J'ai tout de suite adoré ça. Parce que d'abord, ça cassait le quatrième mur qu'il y a au théâtre. J'ai toujours trouvé cela très bizarre d'être sur scène et de faire semblant de ne pas voir le public! Pour moi, c'était un gros soulagement de pouvoir parler à du monde! Ensuite, c'est la légèreté qui m'a séduit : pas de grosse machine, pas de gros budgets, de décors, de salles à administrer… En plus, ça permettait de facilement faire de la création. C'était un art simple d'accès qui me laissait maitriser tous les aspects du travail.»

Il saute à pieds joints dans le bain : «J'ai créé une soirée de contes à Gatineau parce que je ne voulais pas passer mon temps à voyager pour entendre les conteurs! J'ai voulu me simplifier la vie en les invitant chez nous! Finalement, c'était bien plus compliqué que d'aller à Montréal voir les spectacles!»

Ces années lui permettent de rencontrer et d'échanger avec des conteurs de partout et d'entendre des centaines d'histoires. Il y développe une oreille aiguisée et attentive. Pendant huit ans, il voit à l'organisation, à la programmation et à l'animation des *Contes du mardi* au Troquet à Hull, et des *Contes nomades* au Centre national des Arts d'Ottawa.

L'oiseau caché dans le pupitre

Depuis qu'il s'est établi dans les Laurentides, il continue à prendre grand plaisir à conter aussi souvent qu'il le peut. Il a monté quelques spectacles et participé à une extraordinaire expérience, en anglais, à Ottawa : «Il s'agissait de monter l'*Iliade* et l'*Odyssée* en version intégrale, avec dix-huit personnes. Les représentations duraient douze heures. Et les gens sont venus!»

À travers tout ce parcours, le conteur est aussi devenu grand-père. Son envie de communiquer sa passion pour le conte aux enfants se faisait de plus en plus pressante : «J'avais un peu conté dans les écoles déjà, en Outaouais, et dans quelques festivals. Je trouvais toujours ça frustrant parce que les conditions étaient rarement bonnes, surtout dans les établissements scolaires. Les lieux y étaient bruyants, souvent nous étions plutôt mal accueillis. Envoyés dans un coin mal ou pas du tout aménagé. Le plus souvent, personne n'était même au courant de notre arrivée! J'ai déjà conté dans une cafétéria qui servait de passage vers le gymnase... Les groupes traversaient l'endroit pendant que je contais! Je conservais tout de même l'envie depuis longtemps de travailler

avec les enfants sur une expérience à long terme. Mais je ne savais pas comment m'y prendre.»

C'est une vidéo décrivant l'approche de Suzy Platiel qui l'aiguille. Cette ethnologue, âgée maintenant de quatre-vingt-cinq ans ou plus, a travaillé avec le peuple des Sahan, au Burkina Faso, pour tenter de comprendre la grammaire et les codes de la langue de ce peuple dont toute la culture restait jusque-là de transmission orale.

Avec enthousiasme, Jacques Falquet me raconte : «Elle est arrivée là-bas avec ses enregistreurs et ses cahiers, s'est installée dans le village et y est restée deux ans. Rapidement, elle a compris que le meilleur moyen pour comprendre la langue, c'était d'assister aux veillées de contes qui avaient lieu pendant toute la saison sèche. Elle a observé que, dans cette société, tout le monde conte des histoires et que les enfants commencent à le faire très jeunes, sans qu'on le leur demande. Les mères racontent aux tout jeunes enfants dans les cases, et les enfants apprennent à conter dès qu'ils apprennent à parler. Lorsqu'ils se sentent prêts à se lancer, ils prennent la parole à la veillée du village. Personne ne les interrompt, ni ne leur fait de commentaires sur leur manière de raconter. Ils commencent petits et continuent en vieillissant et deviennent peu à peu de meilleurs conteurs, parce que c'est ça que les humains font!»

Et l'enfant chante

En étudiant la structure, la fonction et le rôle des histoires racontées, Suzy Platiel découvre comment la transmission orale de ces histoires joue un grand rôle dans l'acquisition et le développement de la maitrise des codes du langage, de la perception logique, dans les rapports sociaux et la notion du temps. Des années plus tard, elle répète l'expérience dans les écoles françaises, convaincue, à la suite de ses observations, que la principale fonction du conte est justement d'entretenir ce lien social, en renforçant la compréhension réciproque et la capacité d'ouverture.

Elle reproduit dans les écoles de France le schéma dont elle a été témoin en Afrique, et c'est ce modèle qu'a voulu appliquer notre grand-père conteur dans la classe de sa petite-fille : «Quand Suzy Platiel entre dans une classe, elle se présente et offre aux élèves de raconter quelques histoires entendues en Afrique. S'ils acceptent (et ils le font), elle conte. À la fin de la rencontre, elle propose de revenir la semaine suivante. Elle renouvèle ainsi le contrat de semaine en semaine. Elle revient comme ça jusqu'à sept fois avant qu'un jeune ne lève spontanément la main pour demander à raconter lui-même une histoire qu'il connait. Elle dit oui. Puis un deuxième et un troisième élève se proposent, jusqu'à ce que l'heure du conte devienne l'heure du conte des élèves! Je me suis dit : je veux faire ça!»

La craie redevient falaise

À quelques détails près, il a suivi le modèle. Si, au départ, il se faisait un devoir de renouveler l'entente chaque semaine, au fur et à mesure, une permission tacite s'est installée, lui permettant de revenir sans avoir à reposer chaque fois la question. La quatrième semaine, il s'est permis de provoquer un peu les choses en demandant aux enfants s'il y en avait qui connaissaient des histoires : «Il y a une petite fille qui a levé la main. J'ai été vraiment surpris de l'entendre raconter les «Trois poils du diable», une histoire assez compliquée! Petit à petit, j'ai conté moins et ils ont pris la place.»

Il constate au bout de quelques semaines que les récits improvisés des enfants ne constituent pas toujours le meilleur choix dans un cadre éducatif. Il leur propose donc la découverte de tout un corpus de contes traditionnels en leur apportant ses dix-neuf volumes de la collection *Les vieux m'ont conté* : «Ils étaient tellement heureux, je n'en revenais pas de voir ça! C'était comme dans une ruche! Ils se sont donc tous trouvé une histoire à raconter. Sans forcer personne, simplement en disant à la classe que j'aimerais que chacun le fasse, chaque élève a présenté au moins une histoire. À la suite de cette expérience, on a formé dans l'école des brigades de conteurs qui vont raconter aux autres classes. J'ai beaucoup aimé écouter les enfants raconter, et les voir s'écouter. C'est beau de constater que ce n'est pas le plus flamboyant qui crée l'écoute, c'est la qualité du récit. C'est tellement émouvant d'être là et de les observer. Certains élèves ont témoigné que ça avait changé leur vie. Les rapports entre eux sont différents, leur relation aux autres est différente. Cette histoire de tissu social, dont je n'ai pourtant jamais parlé avec eux, eh bien, ça marche!»

Voilà pourquoi Jacques Falquet n'a pas l'intention de s'arrêter là. Il est bien déterminé à poursuivre l'expérience auprès d'autres classes, et il offrira un atelier inspiré des mêmes principes dans le cadre du programme *Un artiste à l'école*. Pour laisser les enfants conter et que «le porte-plume redevienne oiseau»!

Pour en savoir plus :

Suzy Platiel, *L'enfant face au conte*, Cahiers de Littérature Orale, Presses de l'Inalco, 1993.

Note

Les intertitres sont tirés du poème «Page d'écriture» de Jacques Prévert.